

Au Conteur vaudois

Autor(en): **Chatelan-Roulet, Louise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 25

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221902>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ein « tsecagnè » de vessâi allâ devant. Lo mâidzo, qu'avâi assebin on diplôme, sotegnâi que lo mondo pouâve mi sè passâ dè mènâ-mor que dè mâidzo... et l'on ni l'autro n'ein volliant dè-môdre.

— Qu'ein peinsâ-vo ? demandâ l'avocat à n'on vilhio païsan que bevessâi trei décis tot solet à 'na trâblia.

— Mè seimblie, lâo fâ lo païsan, que l'avocat dussè allâ lo premi et lo mâidzo ein aprî, po cein que, quand on ein mîné peindre ion, lo larro va devant et lo borriau derrei ! *Samy.*

Les Travaux de l'Amateur. Revue mensuelle illustrée. Edition de la Baconnière, Boudry.

Sommaire d'avril : — Le tournage du bois à la portée de tous. — Un chandelier à colonne torse. — La pierre à huile de l'amateur. — Affûtage des scies à bûches (La Bûcheronne). — Un grattoir à parquet fait avec un vieux fer de rabot. — Guide pour exécuter les trous de goujons. — Un vernis bon marché. — Comment faire une épissure. — Le travail de l'ébonite. — Imperméabilisation des toiles de stores. — Autre remède pour calmer les maux de dents. — Exécution des statuettes photographiques. — Découpage de la silhouette. — Construction d'une roue à vapeur. — Un papier de verre qui ne coûte pas cher. — Pour empêcher que la peinture à huile ne prenne sur les vitres. — Petite boîte pour tailler les chevilles et les goujons prisonniers. — Un gant pour polir les panneaux de la carrosserie. — Quelques nouveautés, etc.

LA MALLE

E qui suit se passa à Chesières par une belle nuit d'hiver pendant la réunion annuelle de la Société des officiers et le cours de ski du régiment vaudois d'infanterie de montagne.

Dans un hôtel étaient logés des officiers de tous grades et de tous âges ; deux d'entre ces messieurs, devenus lieutenants sur le tard par la grâce du général et la volonté démocratique des autorités militaires de l'époque, deux anciens combattants promus sur le front, à Bonfol et à Aigle, deux « simples ficelles » ayant perdu l'élégance svelte de la jeunesse et acquis un embonpoint hiérarchiquement supérieur à leur rang, partageaient une chambre du second étage dans la même rangée que des majors et des capitaines aux visages imberbes et jeunes.

Un regain d'école d'aspirants animait toutes ces « ci-devant » en qui s'étaient réveillés, sous l'uniforme, les illusions heureuses et le goût de l'aventure. Alors qu'il était passé minuit et que nul ne se souciait de la diane, les corridors de l'hôtel offraient le pittoresque spectacle des rentrées en chambre d'officiers de différentes armes dont la tenue accusait toutes les fantaisies du quartier : élite fringante et gantée aux visières longues ou à la Cadorna, landwehr pétulante et frondeuse dans les derniers cols rouges que la guerre a démodés, landsturm exubérant, entraîné aux nuits blanches, arborant sur l'oreille avec une grâce canaille le coquet bonnet de police au gland argenté.

Les deux réservistes en question, les lieutenants R., intendand de l'arsenal et M., auteur de ces lignes, sur le point de se mettre au lit, n'avaient conservé de leur équipement que la culotte et les bottes et c'est dans cet habillement plutôt sommaire, d'où les insignes de grade étaient bannis, qu'ils restaient plantés sur le seuil, l'esprit obsédé par l'idée folichonne de « faire le sac » au lit d'un supérieur qui s'attardait au restaurant. Ils s'apprétaient donc à donner suite à leur projet téméraire lorsqu'un capitaine apparut se dirigeant d'un pas incertain de leur côté tout en scrutant du regard les numéros inscrits sur les portes. A sa vue, le lieutenant M. eut une inspiration ; avisant une malle de selle que l'ordonnance d'un officier supérieur avait laissée en panne à l'entrée du corridor, il s'avança et, de sa voix la plus profonde, de ce ton de commandement empreint de distinction auquel un inférieur en grade ne se méprenant pas, il s'adressa au nouveau-venu en ces termes :

— Oserais-je vous demander, capitaine, de m'aider à transporter ma malle ? »

L'interpellé, au son de cette voix, joignit les talons et se confondit en politesses.

Puis, la malle fut promenée jusqu'au fond de l'étage tandis que R., rentré aussitôt dans sa chambre, mordait un oreiller pour étouffer un fou-rire bruyant et inextinguible.

Oui, mais... le lendemain, à l'heure du petit déjeuner, les facétieux lieutenants territoriaux se trouvèrent à table, — ô bizarrerie du sort, — en face du capitaine de la veille. Le jeune chef de compagnie, qui se souvenait sans doute de l'histoire de la malle, eut le loisir de dévisager, entre deux tasses de chocolat, un officier subalterne dont le visage ne lui était plus inconnu. Il laissa échapper un sourire, mais ne dit mot. Les farceurs se tinrent cois et ils conclurent que leur « capitaine d'élite » avait de l'étoffe pour s'adapter aussi aisément aux situations les plus diverses ; ils ne se trompaient pas, puisque le capitaine est devenu commandant de bataillon.

Alphonse Mex.

NE CONFONDONS PAS



Besançon, au-dessus de la porte d'entrée du No 10 de la rue Champrond, se lit l'inscription que voici :

GENEVOIS
IE SVIS SANS
ESTRE HVGVENOT
1. 6. 2. 4.

Intrigué à juste titre nous avons eu la curiosité de rechercher qui pouvait bien être l'auteur de cette profession de foi d'un citoyen appréhendant d'être compromis par son nom. A cette époque, en effet, les protestants n'étaient pas tolérés dans la métropole de la Franche-Comté.

La rue Champrond est située dans le faubourg de Battant qui, sauf erreur au XVII^e siècle, dépendait de la paroisse du Saint Esprit.

Il s'agit très probablement d'un bourgeois de Besançon nommé Claudi Genevois allié Gauthier, ou de Nicolas Genevois son fils, domicilié « En Battant » (1636-1638). D'ailleurs, ce nom assez répandu dans la région, n'a aucun rapport avec la ville natale de Jean-Jacques Rousseau.

Ce curieux petit point d'histoire est donc éclairci. *R. C.*

Sans travail. — Deux pauvres rapins flânent devant les toiles du musée du Luxembourg.

— Voilà, dit l'un, on commence à rouvrir les salons.

— Oui, dit l'autre. Mais j'aimerais mieux quelques salons de moins et deux ou trois salles à manger de plus...

Les loups. — On parle, à table, de loups affamés.

— Moi, s'écrie Tartarin de Tarascon, je me suis trouvé récemment, sans arme par un temps de neige, face à face avec trois loups.

— Et alors ?

— Alors, je les ai regardés fixement puis je suis parti les mains dans mes poches, en sifflotant.

— Et ils ne vous ont pas poursuivi ?

— Ils ne pouvaient... C'était au Jardin des Plantes !

AU CONTEUR VAUDOIS

*Pauvre Conteur, tu t'imagines
Que l'on t'oublie et tu te plains
Qu'amis d'antan te font la mine
Et laissent chômer ton moulin !...
Pour excuser un long mutisme,
Je te dirai tout simplement :
Soucis divers et rhumatisme
Aux « vieux » causent bien du tourment !*

*Peut-on chanter douce romance
Quand le ciel pleure et qu'il fait froid ?
Parler d'amour et d'espérance
Quand la douleur raidit les doigts ?
Si les anciens s'en vont, perclus,
D'autres viendront combler les vides !
Leur prose et leurs vers seront lus,
Etant placés sous ton égide !*

*Car le secret pour rester jeune,
C'est de renaitre tous les ans !
En prévision des jours de jeûne,
Fais un appel chaque printemps
Au flot montant du « blé qui lève » !
Mon cher Conteur, va de l'avant !
Nouveaux amis, nouvelle sève
Te rendront fort et plus vivant !*

Louise Chatelan-Roulet.

LA PARTIE DE YASS !



A plus forte commande !

— Bon !

— Carreau atout ! Je prends la retourne, voici le six !

Pour la dixième fois, madame donnait le jeu énervée et rouge de colère, car elle venait de perdre pour la neuvième fois, elle jeta un regard furieux à son mari qui venait de ramasser la nelle.

La partie était acharnée et le ménage Lepoirier, venu à Cully-Plage pour se reposer de deux ans d'un labeur ininterrompu dans le commerce de l'épicerie, trompait la monotonie du séjour pluvieux par d'interminables parties de yass.

Dehors il pleuvait à verse, les rafales incessantes fouettaient les carreaux comme aux plus beaux jours de l'automne.

— Quel temps ! Eugénie, s'écria soudain le mari, ah ! nous aurions mieux fait de rester chez nous !

— C'est toi, François qui as voulu venir jouer ici. Il te fallait des baigneuses en maillots, n'est-ce pas ?

François courba la tête à l'apostrophe de sa femme, ne répondit pas au reproche et avait avoironné les cartes, déclara :

— Tiens ! c'est pique qui est atout ! Attention c'est le bour qui est tourné !

— Je n'ai jamais le six !

Après deux levées, ayant levé le six, il prit encore la retourne, puis il annonça triomphalement deux cents !

Sa femme lui jeta les cartes à la tête et s'en fit à la fenêtre contempler le ciel gros de menaces.

— Qu'est-ce que tu as, ma petite ? fit l'ancien épicier.

— J'en ai assez de toujours perdre, s'écria la femme, va chercher d'autres partenaires.

— D'autres partenaires ! c'est facile à dire. Ils ne connaissent personne.

Hargneuse et agressive, Eugénie était partie à la cuisine faire des observations à Marie, qui ce jour-là, ne la trouva pas de son goût.

Elle arriva dans la salle à manger comme un furie.

— Monsieur, c'est dit, je m'en vais, hurla-t-elle, rouge de colère. Si madame a perdu, je n'ai plus point cause !

François ouvrit des yeux tout grands, à l'ouïe de cette catastrophe.

— Ne faites pas cela, ma pauvre fille, vous êtes presque de la famille, et puis au fond, où vous placer ? vous ne savez pas faire grand-chose !

L'orage éclata alors :

— Ainsi, vous n'êtes pas satisfaits, qu'est-ce qu'il vous faut donc ? Un maître d'hôtel ?

Elle rappela l'existence laborieuse des Lepoirier, mangeant à la cuisine avec elle, en hiver par économie. Elle les avait supportés à sa table et maintenant on l'accablait de reproches.

— Allons, calmez-vous, Marie, fit soudain François. Je comprends votre aigreur, ce ton de chien en est aussi la cause !

Comme la bonne, sourde à ces paroles tempérisatrices, tambourinait furieusement des doigts contre les vitres, il risqua à voix basse :

— Marie ! Tenez, vous devriez apprendre à jouer au yass !

Elle haussa les épaules et répondit à son patron ébahi :

— Il n'y a pas que vous qui connaissiez le yass, allez !

Ce fut une révélation et François répondit continant :

— Allons ! mettez-vous là, et donnez les cartes !

Et tandis que Marie rassérénée s'installait face de lui, il fredonna :

— On fait un petit yass ! On fait un petit yass !

Et la partie commença et finit par la victoire de Marie.

N'entendant plus rien, madame Lepoirier entra au salon et, interloquée de voir nos deux joueurs, elle ne put retenir une exclamation de colère :